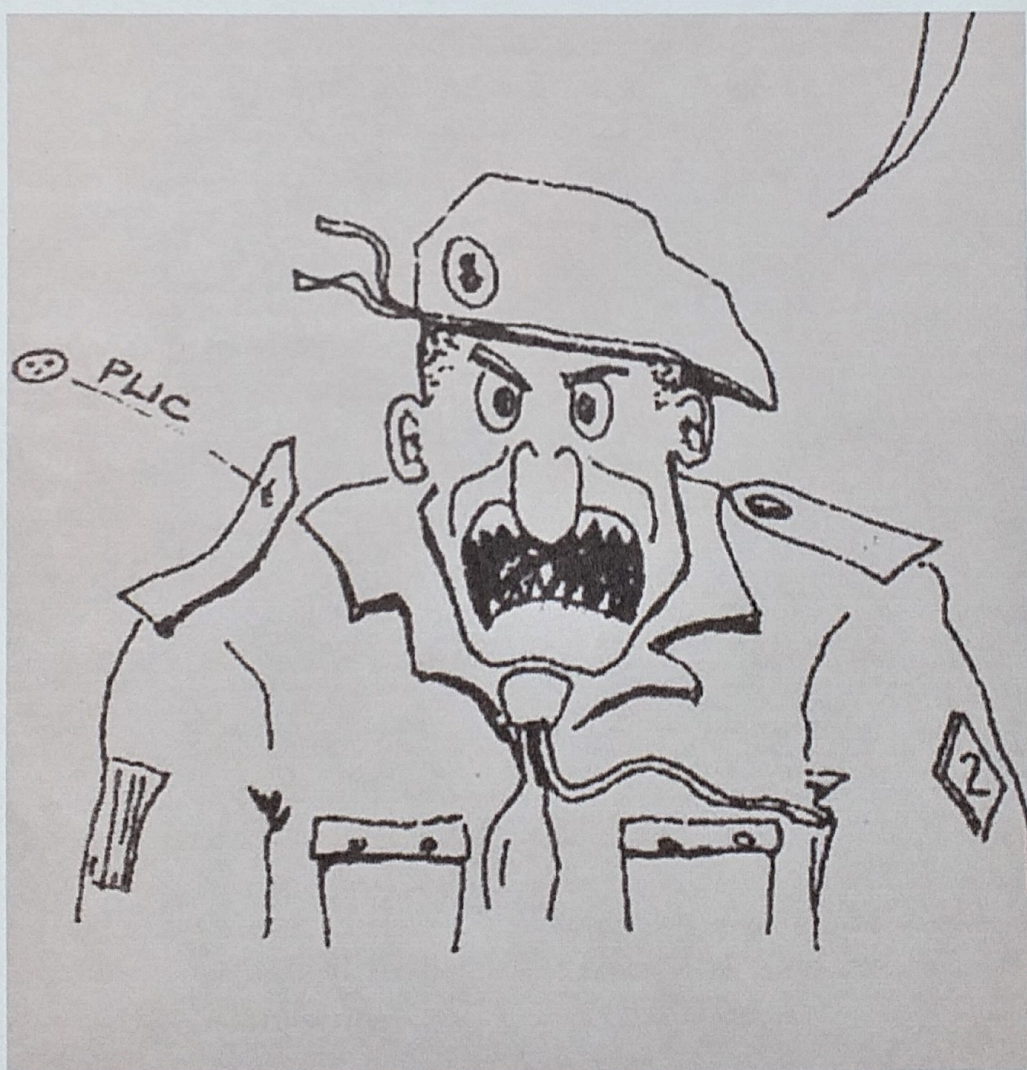


Jean-Louis NEMOZ

# La quille bordel ou je bouffe un bleu



Jean-Louis NEMOZ

La quille bordel ou je  
bouffe un bleu !

© Jean-Louis NEMOZ, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4504-9

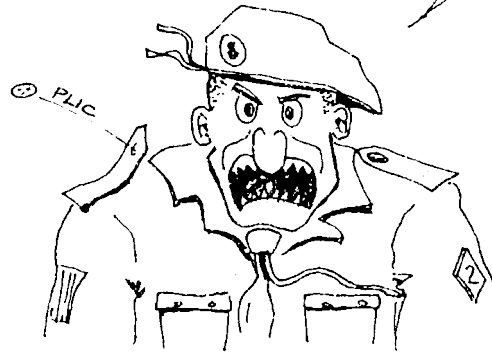
# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La quille bordel  
ou je bouffe un bleu!!!



J.L. NEMOZ



civil



Incorporation



Prise de Conscience



Réaction



Accoutumance



350



300

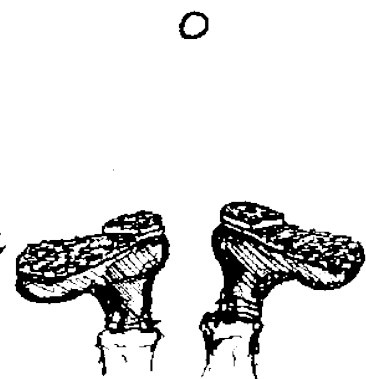
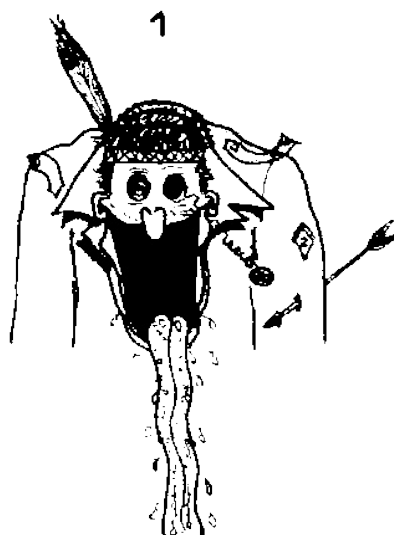
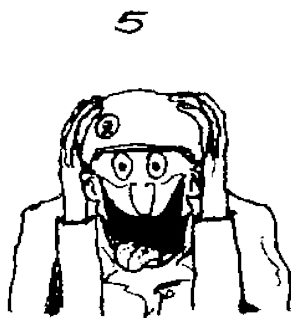
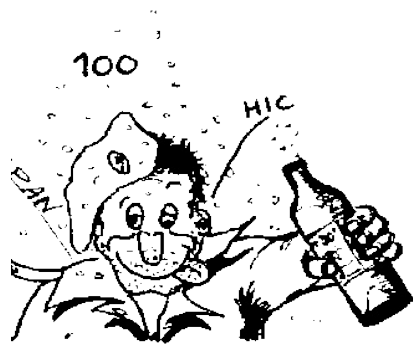


200



150





## **Vendredi 22 mars 1974**

Aujourd'hui, c'est ma dernière journée de travail. Après avoir payé l'apéritif au bureau, je vais faire un dernier tour sur le chantier avec Alain. Je profite de l'arrosage organisé par le CFE à l'occasion d'un premier morceau de dalle à 18240 qui vient d'être coulé et je monte dans ma voiture.

À présent, je suis en vacances pour un an et des poussières et je n'ai plus que le souci de trimballer ma viande. D'après tout ce que j'ai pu entendre sur Metz, et Dieu sait si j'en ai entendu, c'est loin d'être le paradis. On n'y voit, paraît-il, que des militaires ; la ville est grise ; les distractions sont rares ; en deux mots, « c'est pas la joie ». J'ai tout de même bon moral et j'espère bien le garder. De toute manière, nous sommes le samedi 23 mars 1974 et j'ai encore dix jours de vie civile. Après je pourrai commencer à faire le point.

-Advienne que pourra-

## **Mercredi 3 avril 1974**

2 h 45 du matin : je monte dans le train. Sur les quais, les hurlements des appelés retentissent. À présent, terminée la vie civile ! J'entame la vie militaire avec bon moral.

Je me trouve un compartiment avec deux autres types : un appelé comme moi et un militaire. Durant tout le voyage, on échange quelques paroles sans grande importance. Le militaire est bavard à un tel point qu'il me casse les oreilles avec ses histoires du week-end qui ne m'intéressent absolument pas. À ses dires, il vient de marier son frère d'une manière peu commune, en deux mots, c'était complètement raté. Heureusement, il n'a pas dormi depuis deux jours et il ne tarde pas à s'endormir. Le civil est d'un tempérament plutôt calme. Durant les six heures de voyage, je ne pense pas qu'il ait dit plus d'une dizaine de mots. Il a passé son voyage à retenir ses larmes. Le pauvre petit faisait pitié à voir et je crois bien que s'il n'avait pas eu un petit peu de fierté, il aurait éclaté en sanglots.

À l'approche de Metz, j'aperçois une caserne, puis une autre et finalement le train s'arrête. Je descends du train et je suis les panneaux indiquant la sortie. J'emprunte un escalier, fais quelques pas dans un souterrain, débouche sur un



autre et, à cet instant, j'ai un choc ! Je constate avec effroi que plusieurs pingouins en uniforme procèdent à un triage serré entre civils et appelés. Les civils à droite, les appelés à gauche. Je pars donc sur la gauche, marche encore durant quelques secondes et c'est le second choc de la journée, mais qui disparaît bien vite lorsque je constate que je dois passer de nouveau à gauche, la droite étant réservée à l'Allemagne. D'un signe de la main et d'un large sourire, je fais comprendre aux gens de droite que je suis content de ne pas être avec eux mais que néanmoins je compatis. Je refile mon billet et l'on m'indique qu'il faut que je tourne de nouveau à gauche. Décidément, je crois qu'ici, ils en ont pour la gauche et vu qu'ils me donneront une arme, j'espère qu'ils ne me la feront pas passer également à gauche. Je tourne donc et c'est le troisième choc. Je débouche en effet en plein dans une caserne et ceci, sans m'être rendu compte que j'étais sorti de la gare. Peut-être y suis-je d'ailleurs toujours ? je dépose mon sac devant un panneau sur lequel se trouve écrit : 2<sup>ème</sup> Groupe Compagnie du Génie. Quelques types déposent le leur devant d'autres panneaux et d'autres avec le mien. Je suppose qu'ils se trouveront avec moi.

À partir de cet instant, tout le monde attend : 5 minutes, 10 minutes, ¼ d'heure. L'agitation se fait sentir. De temps en temps on pousse quelques cris, histoire de signaler notre présence. Mais c'est en vain, personne n'a l'air de vouloir s'occuper de nous. Un appelé, se trouvant à côté de nous, nous signale (histoire de faire patienter) qu'il est ici depuis hier au soir et que, depuis, personne ne s'est davantage intéressé à lui et qu'il a passé la nuit à dormir sur un tabouret du foyer devant une cannette de bière. Finalement, je me demande ce que je fous ici. Remarque : ce n'est pas une nouveauté mais je voyais tout de même ça autrement. Les conversations battent leur plein depuis bientôt une ½ heure lorsqu'un pingouin nous dit qu'on peut se rendre au foyer. On s'y rend donc et après s'être installé confortablement devant une canette de bière, on se taille le morceau de gras.

Ensuite, les événements vont très vite. Je me retrouve dans un camion, dans une caserne, puis dans une salle de cours. Ici, je fais une dictée, quelques opérations et d'autres bricoles. C'est à ce moment-là qu'un caporal-chef (je l'ai su par la suite) s'avance vers moi et me dit qu'il me connaît. En effet, je l'avais connu à Voiron où il préparait son bac de dessinateur en génie civil.

Il me demande :

— Une place de secrétaire, ça t'intéresse ? si oui, je m'arrangerai pour glisser

un mot au commandant pour attirer l'attention sur ton cas dès qu'il y aura une place de libre.

Après une courte réflexion, je me rends compte que secrétaire consiste à rester planqué dans un bureau au chaud. Je marque donc sur ma feuille : secrétaire sans oublier dessinateur afin de multiplier mes chances.

Ensuite, je me rends à l'habillement. Je me mets en caleçon et on me mesure dans tous les sens. Après un travail aussi consciencieux, on pourrait penser qu'on est habillé comme des rois. Mais sur ce point, et sur bien d'autres, on s'égare totalement. Pour tout ce qui est veste, il n'y a pas grand-chose à redire, mais lorsqu'on arrive au pantalon, alors-là, c'est le folklore. On constate qu'ici c'est le contraire du civil. Les pattes d'éléphant, de mammoth dirais-je même, se trouvent en haut alors que les parties cintrées se trouvent en bas. Ce qui nous donne une silhouette qui ne manque pas d'être cocasse.

À ma sortie de la chaîne d'habillement, je me retrouve avec environ 50 kg de matériel – chemises, pyjama, sous-vêtements, vestes, pantalons, casques lourd et léger, rangers, gourde, nécessaire à toilette, ciré, capote... – et j'en passe ! je traîne tout cela au beau milieu de la caserne, et c'est ici qu'avec tous mes camarades on commence à s'habiller. Lorsqu'on se retrouve tous, chargés de tout l'attirail énuméré cidessus, on commence la marche vers nos locaux. Sous tout cet attirail, je transpire comme un dingue car j'ai encore les cheveux longs, avec quelques types, alors que les autres les ont déjà courts, vu qu'ils sont allés chez le coiffeur pendant qu'on se trouvait à la visite médicale. Car j'ai oublié de vous signaler qu'avant d'aller à la chaîne d'habillement, on est passé à la visite où, bien entendu, ils nous ont trouvé tous en pleine forme. Donc, j'en reviens à cette marche forcée. On monte au deuxième étage d'un bâtiment. On nous indique notre chambre, la 27. il y a 18 lits superposés (un en bas, l'autre au dessus) ; heureusement car la pièce fait environ 9 m x 7 m. il y a également 18 armoires d'environ 2 m de hauteur, 0,50 m de profondeur et autant de largeur. Là-dedans, il faut ranger tout notre barda, mais pas n'importe comment. Car aux dires d'un gradé qui nous accompagne, lors des inspections, si tout n'est pas correct, l'armoire se retrouve aussitôt par terre avec tout ce qu'elle contient. Par voie de conséquence, on a intérêt à ranger correctement nos affaires si on ne veut pas avoir d'histoires. Chaque chose à sa place, et on ne met pas moins d'une ½ heure pour ranger tout notre bazar. À la fin, je recule d'un pas et je regarde satisfait de moi-même. Je n'aurais jamais cru qu'il rentre autant de bazar dans un aussi petit